

Et respirer l'espace éphémère de ce monde – Claude Vigée, le poète claudicant

par Paul Assall

Mànischmool glaawi, s'hängt mr noch ebbs ém ohr
vun denne gemurmelde werder
wu längscht vergesseni schtémme frihr
ganz lisli henn gsàat :
so rieselt dr ländraaje ém schpootjohr
geduldi durisch dérri blédder,
àm ränd vum gröje laubwäld
wu's Rootbäschel rüschet;
un drepfelt dänn én d'ärd
míseleschtéll wie soot
gànz diéf dort drunde,
ém schwärze sengessel-pfàäd.

[...]

Weil's unverhofft eruffgschosse n'esch
un dänn au wédder glisch
zeruckgschluckht word,
dess ewisch ungschproche kéndeword,
wurum schtehm'r àlli so dumm un so krumm
wie bettler mét lèeri händ
einfäldi un hélffloos doo?

Unser läwe läng
hémmrs uff urlaub gschickt
desshàlb sémmr àlmäli au métverschickt
mr sàhn émmr e béssel vergälschdert üss
un schíne hálwer schtumm.
Vun jeh-hèr gebroche
schtockt unsri haiserí schtém :
mièr àngeboreni zwàngs-schproochkréppel,
mr sénn ewe verwurixt
ém ajene gsàng !

[...]

Àm end vum liedel gheert démm àreme gschepf nix

meh

àss wie s'làwendische schneewässer
én de heekschte bèrje,
wenns ém hornung üss de uräld-neje,
eschde elsässer werder rüss schbrétzt,
dort uff de
kernwisse màndelzähne
vun àlli denne
doode bischwiller kénders.¹]

Les mots murmurés, les voix oubliées, réprimées, la pluie de campagne, c'est là, en Basse Alsace, dans ce paysage du Ried aux alentours de Bischwiller où chuchote le Ruisseau-Rouge et où s'étire la sente aux orties que le requiem alsacien *Les orties noires flambent dans le vent* a ses origines, issu du souvenir, qui affleure involontairement à la conscience, des ravages infligés également à cette terre d'Alsace par l'histoire du vingtième siècle, de la terreur nazie, de la *shoah*, des expulsions et des assassinats. Il est rédigé en dialecte alsacien, dans ce patois « mimique quasi-corporel », idiome explosif

1 Le texte est une adaptation fidèle de la conférence donnée par Paul Assall le 17 janvier 2010 à l'Académie catholique de Fribourg-en-Brigau.

Claude Vigée, *Schwärzi Sengessele fläckere ém Wénd. Ein elsässisches Requiem*, in *Lièwesschprooch. Dichtung 1940-2008*. Bischwiller : Association des Amis du Musée de la Laub, 2008, p. 8 à 10. Claude Vigée, *Les orties noires flambent dans le vent. Un requiem alsacien*, in *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade Editions, 2008, p. 559 à 561. Nous renvoyons à cet ouvrage pour les traductions françaises, les citations étant trop longues pour que nous nous autorisions à les reproduire. (Note de la rédaction.)

antérieur à la langue « qui tient du cri et du bégaiement »,² ou, pour reprendre la définition d'André Weckmann, dans un « langage archaïque de l'an mil, pluie de noix et chant de grêle »³ où vibre le *ruah*, l'Esprit, le souffle de Dieu qui plane sur les eaux au commencement de la Création et donne vie à l'homme pétri d'argile. Dans ce dialecte se produit l'inespéré : la montée soudaine de la voix jusqu'alors réprimée et réduite au silence qui, comme après une longue et grave maladie, fuse dans un espace ouvert, libéré, dans la respiration de l'être.

Claude Vigée, de son vrai nom Claude André Strauss, est né là bas, à Bischwiller, le 3 janvier 1921, il a fêté ses 89 ans il y a quelques jours, à Paris où il vit aujourd'hui, après un exil de plusieurs années aux Etats-Unis, où il enseigna à l'université, et des années passées à Jérusalem où il exerçait comme professeur de littérature française à l'Université hébraïque. Il n'a cessé d'élaborer son œuvre, ses poésies rédigées en français et rassemblées en 2008 sous le titre *Mon beure sur la terre*, tout en écrivant encore et toujours des poèmes en dialecte alsacien, son premier hébreu, langue charnelle, originelle et en quelque sorte naturelle – Goethe ne dit-il pas que le poète est celui qui a appris la nature par cœur ? Le dialecte alsacien et l'hébreu, Bischwiller et Jérusalem : tel est son double royaume.⁴

Ce qui frappe dans cette œuvre encore très peu connue en Allemagne alors qu'une quantité de publications témoignent de sa notoriété en France, c'est l'absence totale des genres relevant de la fiction (roman, nouvelle, théâtre), au profit de la poésie, des essais, des entretiens, des cahiers et des récits autobiographiques. Le *judan* de Vigée est le flux continu d'une écriture qui s'inscrit dans le temps, non pas une sentinelle en bordure du Rhin (« Wächter am Rhein ») – pour paraphraser l'expression célèbre de Robert Minder appliquée à Heidegger comme « gardien de l'Etre » (« Wächter des Seins »)⁵ –, le mot « Rhin » renvoyant à la racine

indogermanique signifiant le flux, l'écoulement (« Fließen »), mais une façon d'être dans le temps, un bond en avant dans la temporalité sans interruption et sans fin, semblable au ruissellement incessant de la pluie sur la campagne alsacienne, un « Et et Et », et un « Peut-être » qui règle la vie sur cette terre jusqu'à la mort et vaut également au-delà de la mort.

« Le nom de Dieu est : Peut-être »,⁶ lit-on en exergue au poème « Letschdi hoffnung » (« Le dernier espoir ») que Claude Vigée dédia en 2004 à sa femme, Evy :

Wàss blibt àm end vun uns zwei èwrich,
wennit villicht
dess àreme gschtrüpp-firel wu fàscht üssgelosche glunzt,
un noch mànichmol àm e wènderôwe uffem bodde
schtéll widdersch raucht
zwésche zwei dunkelgröji wídebaim-schturze,
hénderem schmàle büeche-un-holunder-wäldele
verdolwe ém Àld-Rhîn sinem schwäre sumpf ;
dord, undrem doodehemd vum hellmoond,
fläckerts e wíl noch
gànz dièf, ém ewiche nèwwel.

Ce « peut-être » incarne pour Vigée l'essence même de la vie et en est la règle, un cheminement liant indissolublement poésie et vie, qui s'accompagne de la restitution de l'être dans un présent éternel que, selon Vigée, nous ne pouvons (ou ne devrions) quitter.⁷ A tout ce qui est abstrait, désincarné, au nominalisme et au formalisme propres à la modernité, à l'art artificiel, aux signes et au langage virtuel de la post-modernité, Vigée, « poète du présent » et « de la présence »,⁸ oppose « une connaissance par joui-dire », connaissance charnelle où

2 Claude Vigée, *La lune d'hiver. Récit – Journal – Essai*, Paris : Honoré Champion, 2002, p. 244.

3 *Ibid.*, p. 247 où Claude Vigée cite André Weckmann.

4 Claude Vigée, *La maison des vivants. Images retrouvées*. Strasbourg : La nuée bleue, 1996, p. 78.

5 Voir le chapitre „Heidegger und Hebel oder die Sprache von Meßkirch“, in Robert Minder, *Dichter in der Gesellschaft*.

Erfahrungen mit deutscher und französischer Literatur. Frankfurt a. M.: Suhrkamp Verlag, 1972, p. 237.

6 „Ém herrgott siner nàmme heisst : Villicht“ (extrait de Tikkounéi-Hazohar 69, cité en dialecte alsacien), in *Liènvesschprooch*, *op. cit.*, p. 157, et *Mon beure sur la terre*, *op. cit.*, p. 759.

7 Entretien de l'auteur avec Claude Vigée.

8 Anne Mounic, *La Poésie de Claude Vigée. Danse vers l'abîme et Connaissance par joui-dire*. Paris : L'Harmattan, 2005, pp. 139 et suivantes.

le corps ressent une véritable jouissance dans l'acte de parole, dans la quête et l'invention des mots : un bonheur de respirer, en quelque sorte. Cette parole proférée, cette langue de la chair rappelle le « vivre à propos » de Montaigne⁹ : le retour aux choses, à l'élémentaire car, pour ce qui est du jugement des hommes, il est impossible, remarque Montaigne, de trouver deux avis parfaitement identiques, que l'on considère deux êtres différents ou un seul et même individu. La poésie de Vigée se situe entre extase et errance, sans avant, ni après¹⁰ : « L'irruption perpétuelle du souvenir dans le présent, comme la révélation continuée de la Torah, « ne connaît ni avant ni après ». Car tout est toujours maintenant, pour moi [...] qui suis soudain devenu mon propre ancêtre ! »¹¹ Ou, comme on peut lire dans le dernier poème d'Abraham Sutzkever, « Souvenirs d'autres » : « Je suis moi-même mon peuple et me porte sur mes épaules. »

A cela correspond dans les réflexions de Vigée sur la poésie un regard dirigé à la fois vers l'extérieur et l'intérieur, qui capture le temps dans la « nasse du vent »¹² où les éléments de la triade du passé, du présent et de l'avenir aspirent tour à tour à la séparation et à l'unité dans la diversité, et à la diversité dans l'unité. Tension vers un maintenant où l'on respire, dans le prolongement du *carpe diem* d'Horace qui nous convie à cueillir l'instant comme un fruit, dans l'abjuration de toute idéologie et la seule consécration de l'instant, comme cela se produit toujours dans des périodes de bouleversement. On songe à l'épigramme de Gryphius, rédigé durant la guerre de Trente Ans : « Les années ne sont pas miennes, que le temps m'a dérobées / Les années ne sont pas miennes, qui peut-être viendront / L'instant est mien / et si je lui prête attention / Il est mien celui qui a fait les ans et l'éternité. »¹³ Ou au poème intitulé « Ma respiration » de Rose

Ausländer :

« Au plus profond de mes rêves
la terre pleure
du sang

Des étoiles sourient
dans mes yeux

Que viennent des hommes
avec leurs questions chatoyantes
Allez voir Socrate
leur répondrai-je

Le passé
m'a rendue imperméable
j'ai hérité
du futur

Ma respiration a pour nom
Maintenant »¹⁴

entre échec et espoir, sommets et abîmes. Ce regard a une portée à la fois phénoménologique et transcendante, il ne cherche pas son but dans l'origine, dans un être déterminé une fois pour toutes, mais son origine dans le but, à l'instar de la philosophie et de l'ontologie de Hans Jonas qui nous

hrsg. von Adalbert Elschenbroich. Stuttgart : Philipp Reclam Jun. 1993 (UB 8799), p. 106 : „Mein sind die Jahre nicht (,) die mir die Zeit genommen / Mein sind die Jahre nicht (,) die etwa möchten kommen / Der Augenblick ist mein / und nehm' ich den in acht / So ist der mein (,) der Jahr und Ewigkeit gemacht“ (trad. A. L.).

14 Rose Ausländer, „Mein Atem“, in *Gedichte*. Frankfurt a. M. : Fischer Verlag, 2005, p. 343 : „In meinen Tiefträumen / weint die Erde / Blut // Sterne lächeln / in meine Augen // Kommen Menschen / mit vielfarbigen Fragen / Geht zu Sokrates / antworte ich // Die Vergangenheit / hat mich gedichtet / ich habe / die Zukunft geerbt // Mein Atem heißt / jetzt“. Peut-être faudrait-il rendre plus précisément l'accusatif „in meine Augen“ par « dans le miroir de mes yeux », le sourire des étoiles venant se refléter dans les yeux ; sur cette imperméabilité évoquée par Rose Ausländer, voir supra l'aveu de Claude Vigée, avouant avoir été lui-même « très tôt vacciné contre la perméabilité sociale » (n.d.t.)

9 Montaigne, *Essais*, Livre 3, « De l'expérience ». Paris : Garnier-Flammarion, 1969, p. 320.

10 Voir à ce propos Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982.

11 Claude Vigée, *Un panier de houblon*, Tome 1. Paris : Lattès, 1994, p. 208.

12 *Netz des Windes* (*La nasse du vent*) est le titre d'un recueil de poèmes de Claude Vigée paru en allemand (Frankfurt a. M. : Horst Heiderhoff Verlag, 1968).

13 Andreas Gryphius, „Betrachtung der Zeit“, in *Gedichte*,

exhorte à ne pas abandonner Dieu qui s'est mis à la merci du monde – le salut de Dieu dépend des hommes –, à ne pas laisser le monde s'asphyxier dans une culture de la mort et l'homme disparaître sans postérité. C'est dans ce *leitmotiv*, me semble-t-il, que s'ancre la poésie de Vigée : une poésie de la vie, du « respir ».¹⁵

En conséquence, sa poétique ne visera pas une « poésie pure », mais une « poésie engagée », non pas au sens où le poème pourrait servir des desseins politiques, mais où il s'engage pour ce qui est son contenu même. Sa « dimension politique » réside précisément dans son absence de disponibilité pour tout ce qui relève de la politique, dans l'affirmation de soi, l'en-soi, l'être-dans-la-vie. Les poèmes de Vigée constituent un corps unique de vers, ils sont intrinsèquement liés à un organisme qui respire, à la mémoire de ce corps, à sa biographie ponctuée d'instant de bonheur et de deuil, à ses espoirs et son effroi, ses émotions, ses passions, sa chair et son sang, au double mouvement de sa respiration. En Occident, le roman traditionnel ne saurait répondre à une telle ambition : « Le roman », écrit Helmut Pillau dans son étude consacrée à Claude Vigée, « est [aux yeux de celui-ci] le pendant littéraire de l'idée politique d'empire. De son point de vue, il vise à subsumer des phénomènes sociaux hétérogènes et des événements discontinus émaillant l'existence humaine dans une structure englobante ».¹⁶ Ces réflexions valent également pour la poésie : « Dépouvé d'illusion face à l'épanouissement de l'art dans la pure immanence », qu'il dit observer chez Hölderlin, Baudelaire ou Mallarmé, Rilke ou T. S. Eliot – des poètes que néanmoins il admire et qu'il a traduits, mais dont la conception qu'ils ont de l'écriture atteste, à l'instar de l'art moderne, une tendance « à la domination absolue

de la nécessité »¹⁷ –, « Vigée effectue un retour aux sources (religieuses) de la vie humaine pour expérimenter à partir de là un art en marge de l'attrait de l'esthétique. Au lieu de prétendre tenir le temps en échec comme le font les chefs-d'œuvre de l'art occidental, l'art de Vigée émane plutôt du temps, sans prétention à l'achèvement [...] D'où sa tentative de transformer une littérature sublime qui se rétracte face au temps en une littérature de la respiration qui a cessé de résister au temps. Il la délivre de la contrainte du succès et libère ainsi ses pulsions souterraines ».¹⁸

Les poèmes de Vigée, comme ceux de Celan, s'adressent à un vis-à-vis, sont l'appel d'un Je à un Tu, mais non pas tant en un sens dialogique qu'en un sens charnel : ils nous prennent par la main, nous invitent à suivre en pensée leur accomplissement, leur cheminement dans le territoire de la parole, à être partie prenante. Dans le poème « La clef de l'origine », rédigé en 1951, Vigée franchit (avec toi, avec nous) le seuil du cimetière juif, à Bischwiller :

« Je franchis le seuil du cimetière de campagne juif en Basse-Alsace
Où j'allai tout enfant avec mon père dans les averses de mars
Après l'hiver impénétrable et le brouillard d'école
Poser des graviers blancs
Sur l'arête des hautes stèles grises rongées de givre.¹⁹

Ce texte témoigne directement et avec une intensité profonde du lien qui unit Vigée à l'Alsace, ce paradis perdu de l'enfance, et de la dialectique de l'exil et du retour qui ne connaît d'autre patrie que la langue au double sens du terme,²⁰ le dialecte. L'être-juif et l'être-alsacien, le français et le dialecte, cette tension et cet étayage sont un des motifs fondamentaux de l'écriture de Vigée et renvoient à des expériences fondatrices. Déracinement et enracinement,

15 Nous faisons le choix de traduire ici exceptionnellement le mot *Atem* (respiration) par le « respir », conformément à la triade à laquelle Vigée dit adhérer passionnément et charnellement, « la triade : souffle ou 'respir' (*Néššh*), parole agissante (*Néshamali*), monde extérieur livré aux sens (*Dibbour*) », in *L'extase et l'errance*, Paris : Grasset, 1982, p. 104 (n.d.t.).

16 Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie – Poesie des Unverhofften. Studien zur Dichtung von Claude Vigée*, Lit Verlag Dr. W. Hopf Hamburg, 2007, p. 159 ; p. 190 pour la traduction par A. Lerousseau.

17 *Ibid.*, p. 160 ; p. 191 pour la traduction.

18 *Ibid.*, p. 176-177 ; p. 203-204 pour la traduction.

19 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 195-197.

20 Au sens de « Zunge », le muscle de la langue, organe de la parole, et de « Sprache », l'idiome que l'on parle. Il y a dans le dialecte cette double acception, charnelle et linguistique (n.d.t.).

nulle part et ailleurs sont les polarités qui déterminent son oeuvre, ses « livres de vie », ²¹ à commencer par la rhapsodie alsacienne en deux tomes *Un panier de houblon*.

Il s'agit là d'un fantasmagorique retour aux sources : en Basse-Alsace, dans la petite ville de Bischwiller qui, lorsque Vigée était enfant, était encore entourée de « collines semées de vergers, de champs de blé, de maïs, de tabac et de colza. Mais au sommet de chaque coteau dansait [...] une houblonnière, comme un grand corps de ballet à la tête couronnée de fanfreluches dorées ». ²² Dans ce paysage, les souvenirs de Vigée s'éveillent, les souvenirs de son Bischwiller et de sa famille juive, d'un milieu qui se suffisait à lui-même et dont on s'évadait rarement, un microcosme et pourtant en même temps l'univers tout entier, le reflet de ce qui est grand dans ce qui est petit et de ce qui est petit dans ce qui est grand. « L'univers », dit le poète portugais Miguel Torga, « est le local – moins les murs ». Ce microcosme se percevait comme le centre du monde ; d'où la réaction du grand-père Jules qui, « au su de quelque effroyable nouvelle », en apprenant par exemple la mort violente d'un habitant de Bischwiller, loin de son village, grognait « avec un hochement de tête scandalisé, le doigt dressé vers le ciel en témoignage d'indignation : 'Il n'avait qu'à rester chez lui !' » ²³

Dans les années vingt et trente du siècle dernier où s'enracinent les souvenirs d'enfance de Vigée, Bischwiller n'était certes plus depuis longtemps le centre de l'industrie textile qui avait connu son apogée à l'époque des réfugiés huguenots, les filatures de laine étaient déjà à moitié en ruine et les hangars de brique rouge avec leurs cheminées lézardées respiraient la tristesse. C'était « une bourgade somnolente, aux rues toujours vides, cernée de villages forestiers », ²⁴ un kaléidoscope social plein de silhouettes enjouées, mélancoliques, burlesques, grotesques et excentriques, ronde alsacienne mise en branle par Vigée.

21 Adrien Finck, „Soufflenheim. Laudatio auf Claude Vigée“, in Claude Vigée, „Dritter Würth-Preis für Europäische Literatur“ (in *Netz des Windes*, op. cit.).

22 Claude Vigée, *Un panier de houblon*. Tome 1. Paris : Lattès, 1994, p. 17.

23 *Ibid.*, p. 31-32.

24 *Ibid.*, p. 21.

On y découvre le grand-père Léopold, ²⁵ « un Juif campagnard, athlétique et salace, qui portait un sac de blé de cinquante kilos d'un village du Ried à l'autre en se jouant, et se battait dans les auberges à coups de chaise avec les Gentils, pour un oui ou pour un non », ²⁶ qui, lorsqu'il prenait son bain, se plaisait à inonder toute la maison et, après le décès de sa femme Sarah, séduisit toutes les soubrettes de Bischwiller ; et également les parents de Vigée, Robert et Germaine Strauss, qui ne cessaient de se disputer (toutes fenêtres ouvertes), car sa mère, qui était une excellente cantatrice, préférait entonner des Lieder de Schubert, assise devant le piano à queue, plutôt que de prêter main forte dans la boutique de drap et la mercerie. Et il y a aussi ces Juifs typiques de la campagne alsacienne qui faisaient commerce de bétail, de blé et de noix. Avec empathie et affection, Vigée décrit ce « labyrinthe grincheux » de la petite ville protestante et puritaine, ce « panier de houblon » inépuisable. En quête de lui-même, il y puise une histoire après l'autre, comme si ses personnages étaient semblables à ceux d'un jeu de cartes qu'il mêlerait sans cesse, formant toujours des constellations nouvelles autour de l'aïeul Léopold et surtout autour de ses parents.

Cette littérature du souvenir, dans laquelle les choses parlent d'elles-mêmes, à l'instar de la théière victorienne dont le périple de Bischwiller aux USA et à Jérusalem reflète la vie de Vigée, est, à sa façon, comparable à *La recherche du temps perdu* de Proust ou à *L'Acacia* de Claude Simon. Il « crée » son monde avec une pointe d'exagération tragi-comique. Dans un flot d'imagination burlesque, des éclairs de connaissance font surface, semblables à des îlots de mémoire et du souvenir qui affleurent, des perceptions de soi faites d'éclats de couleurs, de paroles et d'événements qui ont imprégné sa personne. Sa « peur primitive de manquer d'air », sa « hâte secrète », il les explique par les querelles de ses parents, jusqu'à ce qu'il fasse l'expérience profonde et amère « qu'on a devant soi tout le temps qu'il faut [...] il n'est personne [...] à qui rendre des comptes, sauf à nous-mêmes si tel est notre bon plaisir...

25 Qui, assimilé à un personnage de comédie juive, donne son titre à l'édition allemande du *Panier de houblon* : *Bischweiler oder Der große Lebbold. Jüdische Komödie*, 2 Bände. Berlin : Verlag Das Arsenal, 1998.

26 Claude Vigée, *Un panier de houblon*, Tome 1, op. cit., p. 22.

Mais c'est en ce lieu, justement, que siège le juge le plus imputable, celui qui ne saurait pardonner les manquements quotidiens à l'absolu enfoui au tréfonds de soi.²⁷

Arrêtons-nous à ces termes clés : « peur primitive de manquer d'air » et « hâte secrète ». Les deux renvoient à des phénomènes asthmatiques. Nombreux sont ceux qui présentent de tels symptômes : Raymond Queneau, Paul Valéry, Marcel Proust, Prosper Mérimée, Paul Claudel, Stéphane Mallarmé, André Gide, Roland Barthes. Tous des poètes, Barthes compris, chez qui les considérations sur la philosophie du langage, sur la langue et les processus langagiers sont au premier plan. Vigée connaît cette peur du caractère éphémère de la vie, lorsque l'on prête l'oreille, à l'écoute du corps, la crainte d'un affaiblissement de la créativité, l'anxiété devant la nuit et le sommeil. Il y a là quelque chose qui rappelle l'asthmatique dont le handicap fait un être différent : « A l'angoisse critique, fait suite le bien-être. RESPIRER. Ce qui n'est qu'une fonction biologique inconsciente devient tout à coup un plaisir »,²⁸ le bonheur de respirer, de parler, vie et résurrection, une initiation, une « danse vers l'abîme et connaissance par joui-dire », pour reprendre le sous-titre de l'essai déjà cité d'Anne Mounic. Je présume – m'appuyant sur les réflexions de Peter Sloterdijk sur le moi pneumatique qui tour à tour plonge, puis respire²⁹ – que la formation du caractère ou, mieux, la constitution de la mentalité, commencent avec les drames antérieurs à la naissance liés à la libre respiration. Diastole et systole (comme dans la plongée), inspiration et expiration, libération de soi et repli sur soi, accueil en soi ou capacité à se laisser entourer sont autant de préludes corporels, voire des exercices du jugement déjà, car pour Sloterdijk, au « stade protologique », au niveau de la théorie des origines, la plongée et la respiration sont intrinsèquement liées à l'acquiescement et à l'union, l'expiration, au contraire, à la négation et à la séparation. Si l'on transpose cela dans

un registre mondain et politique : des troubles respiratoires se traduisant par une difficulté à inspirer signifient une vie marquée par une capacité d'acquiescement déficiente et la soumission à des autorités ou des idéologies, des difficultés à expirer une vie caractérisée par une faiblesse de l'aptitude à dire non et un penchant excessif à l'analyse doublé d'une tendance obsessionnelle au pessimisme culturel. Le poème réussi sera donc, pour faire bref, un acquiescement à la vie pour son caractère intangible et un refus de la culture de la mort, et cela sans ambivalence, mais avec une ferme résolution. Celan songeait-il à cela lorsqu'il qualifiait son judaïsme de pneumatique ?³⁰ La respiration, à la fois expression élémentaire de la créature et véhicule de l'esprit (*ruah* en hébreu et *pneuma* en grec) traduirait une judéité personnelle qui s'accomplit, dans l'existence comme dans la poésie, dans sa double dimension spirituelle et charnelle.

Vigée évoque cette éthique qui est au fondement de sa poésie et ne souffre aucun compromis : « La respiration du corps, le souffle matériel dans les poumons de l'être humain : ça, c'est l'élan premier, c'est le pur don de vivre. C'est donc la manifestation i m m é d i a t e , fondamentale, de ce que nous appelons l'éthique ». Aucun écrivain digne de ce nom ne peut s'y soustraire : « C'est là notre véritable fonction éthique : être présent au monde, et le dire, transgresser les frontières dans l'espoir chimérique d'entraîner les autres, de faire entrer dans la ronde les humains inconnus et connus, qui nous entourent



27 Ibid., p. 225, 221, 221-222.

28 François-Bernard Michel, *Le souffle coupé – Respirer et écrire*. Paris : Gallimard, 1984, p. 9.

29 Voir à ce propos Peter Sloterdijk, *Weltfremdheit*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp Verlag, 1993, p. 62 et suivantes sur le thème „Das tauchende, das atmende, das pneumatische Selbst“.

30 Voir Lydia Koelle, *Paul Celans pneumatisches Judentum. Gott Rede und menschliche Existenz nach der Shoah*. Mainz: Matthias Grünewald Verlag, 1997.

et nous suivent, qui nous résistent, tous ceux qui aujourd'hui ou demain, à l'aube, voudront bien danser avec nous cette danse étrange des poètes, célébration charnelle et spirituelle à la fois, libérée si possible des dogmes, des présupposés, des contraintes de la langue et de la pensée.³¹ Chez Vigée comme chez Meschonnic, la langue est essentiellement acte de parole qui ne se laisse pas échantillonner et enfermer dans un système dualiste : signifiant et signifié, désignant (ou marqueur) et désigné, langue et parole, écrit et oral, théorie et poésie ; sa modalité est celle du flux continu, de l'épanchement. La langue n'est pas un signe servant à désigner « arbitrairement » un contenu, mais un « événement », une impulsion charnelle et spirituelle dont la scansion est le rythme, comme c'est, soit dit en passant, le cas chez Humboldt. On n'a pas affaire ici à la manifestation d'une pseudo-profondeur à l'image des jeux étymologiques de Heidegger, qualifiés par Levinas de « magie » générant des vérités étrangères aux mots, car ils ne les ont historiquement jamais renfermées et que Heidegger procède à une naturalisation anhistorique de la langue, mais à une conception de la langue radicalement juive, à son historicité, à cette double opposition – d'une part aux conventions et d'autre part au naturalisme – relevée par le philologue Jürgen Trabant. Il n'y a dans les poèmes de Vigée aucun « confort », aucun « provincialisme ». Dans l'enfer de l'histoire du 20^{ème} siècle tout comme aujourd'hui, nous savons tous qui a énoncé telle ou telle chose, le langage n'interdit pas de dire, mais nous contraint au contraire à dire – dans un ordre déterminé et précis. La résistance n'est possible, selon Barthes, qu'à travers la littérature, seule en mesure d'ouvrir des brèches dans le mur à travers lesquelles « le souffle de la langue » peut se frayer un chemin.

L'œuvre de Vigée se déploie à partir de ces deux fondements que sont l'acte de parole et le grenier de la mémoire, une extraordinaire mémoire visuelle sur laquelle reposent ses écrits et ses souvenirs, une salle des accessoires rappelant un grenier alsacien sous le toit où est conservé

ce qui a été, voué à l'oubli ou appelé à en être extrait pour une nouvelle découverte, une mise en lumière, un grenier de la vie, espace intérieur imaginaire échappant au temps, hétérotopies³² renvoyant à la profondeur de la sensibilité juive. Ses écrits sont une plongée et une remontée au cœur du paysage alsacien avec ses différents protagonistes, dans un « maintenant », dans une langue charnelle, chargée d'authenticité et du poids de la glaise, dans une vie intérieure au rythme de la respiration. En même temps, le destin juif enseigne à Vigée que la vie est unique et demeure « énigmatique ». ³³ Trente-quatre de ses proches seront assassinés dans les chambres à gaz et les fours crématoires d'Auschwitz-Birkenau, à Maïdanek ou à Treblinka, ou dans les rangs de la Résistance française. Ses parents survivront, son père, ce « joyeux compagnon » meurt d'une crise cardiaque en 1958, âgé de soixante-douze ans, sa mère, « malheureuse et désespérée presque tous les jours que Dieu fait [meurt] de vieillesse – aux dires des médecins ignorants –, dans l'amertume insurmontée de ses quatre-vingt-neuf ans ». ³⁴ Ils reposent dans la « maison des vivants », dans le cimetière juif de Bischwiller où ils étaient retournés après la guerre.

Tels sont les faits. Mais au bout du compte, Vigée sait que ses souvenirs d'enfance sont une contrefaçon et qu'il fait simplement mine d'écrire des souvenirs, habité de la certitude que la vie n'a pas de fond, car notre mémoire ne suffit pas pour atteindre ce fond. ³⁵ Nous ne pouvons pas dire grand-chose, si ce n'est peut-être que la mort sera un jour l'exil où nous vivrons. La vie ne revêt un sens que dans l'imagination, dans la fiction, dans l'art, dans l'art de vivre et de jongler avec les mots. « Toute vie, toute poésie », écrit-il, « ne sont que remontée vers l'origine inexistante. L'averse de l'aube sur Jérusalem, aujourd'hui, est aussi proche, aussi insaisissable, que la pluie de campagne, jadis, en Alsace. Jamais je n'ai quitté ma patrie. Jamais je n'y parviendrai ». ³⁶

31 Claude Vigée, « Poésie et éthique », débat modéré par Mireille Gansel, avec la participation de Claude Vigée, Jean-Yves Masson et Jean Halpérin, in *Nelly Sachs. Éthique et Modernité*, textes réunis par Andrée Lerousseau, Claude Cazalé-Bérard, André Combes, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3 (coll. UL3 travaux et recherches), 2007, pp. 193 et 195.

32 Voir à ce propos Rainer Warning, *Heterotopien als Räume ästhetischer Erfahrung*. München : Wilhelm Fink Verlag, 2009.

33 Claude Vigée, *Un panier de houblon*, Tome 1, *op. cit.*, p.11.

34 *Ibid.*, p. 232.

35 Nous avons choisi de traduire *Grund* par « fond », en référence au poème « Soufflenheim » évoquant le « sans fond » de la « rivière du souffle ». In *Mon heure sur la terre*, *op.cit.*, p. 543.

36 Claude Vigée, *Un panier de houblon*, Tome 1, *op. cit.*, p. 26.

On reconnaît là le ton et le souffle de Vigée, sa respiration, la demeure du souffle. Le souffle qui passe sur ces paniers de houblon est celui de la demeure à jamais inaccessible et s'accompagne d'une ironie retenue et d'une mélancolie avec une pointe de gâité et d'amertume, un ton élégiaque pour convoquer le monde d'hier, l'univers de ces Juifs de l'Alsace rurale englouti à jamais dans la *shoah* :

« Wàss ésch denn aiendli
mét éisch àlli gschähn,
ièhr neddi maidle un büewe
wu mét mièr zellomolschd
àm eck vum Baamblätzel dorde
mét rundi dunkli loggekepf
odder blundi làngi siedeni zepf
frih morjets, scheen süfer gschtrählt,
dezü geläjendli noch frisch gewäsche,
uff holzerni gradins, ein raih hinder dr ànder
én dr bubbeleschüel ém kreis
so rühisch un ghorsàm sénn ghuckt?
[...]
Mét wellem schbeede nàachtschnellzugg
sénn'r métnànd verlooore gänge?
Dr bàhnschtaaj hinder Nirjetswôo
ésch éieri dunkli draam-schtàtzion.
Wu sénn, àm end, iehr àlli ànnekumme ?
Dr Vayhinger Schüll un dr Dommàss Fritzel,
dr Moschel Filipp un de Widemànn Schorschel,
dr Heymànn Robbes, dr Ühry Bièrel,
un zegààr noch der àrem Bawwer Edwärel ?
Isch rüef èisch àlli geduldi bi nàmme,
biss dàss sich endli ièrix ebbs muckst...
Herr jeh, àlli unseri büewe sénn elend jung umkomme,
én demm verflüechte kriesch !
Jetz hängge mr scheen unsri fähne erüss
fer so viel gfälleni soldààde,
denn d'allerbeschde kumbàne vum dood
sénn àldi schüelkàmeràde.
[...]
Vun zellere eldere, scheenere zitt
bis hitt

ésch's gààr kén lànger pfàad.
Mr henn às oft
ém enge hoft
von dr àld sall-dassill
so herzischi lièdle gelehrt
bi dère güede Goebel Marthe un bi
dr màmmsell Élise Pfàad,
àwwer ebbs gànz netts, wie züem beischpil :
„Monsieur le Mai, vous revoici !“
aanoch uff pür franzeesch.
Séng numme mét, min kénd,
wenn de aa-nix drvun verschtehsch.
Bàll ésch se doch füttisch,
unseri elend
verschwindeldi mord-un-theàderweld.
Leider ésch's dànn au glisch
selwer mét uns ze end.
[...]
Offegschtànde, màddàm Glopfhàmmmer,
hitzedàas ésch's einfach nemmi scheen,
do owe uff dr weld.
Ajoo, isch weiss,
au schun én frihere zitte
henn d'àlde litt àn fühle bàckeazähn gelétte.

Ah, sans raison sévit
férocement la vie –
elle étrangle ravie
l'espoir qui l'a servie...

Em letschde kriesch, züem beischpièl,
saawe se mièr emool, màddàm Glopfhàmmmer,
wu sénn denn àlli die bérschtle
dort iwerààl ànnegschleppt worre ? –
Ay d'Juddebièwle uff Auschwitz,
uff Belse'nodder uf Maidanek,
un d'Kréschtebièwle uff Tàmboff :

e jeder schteckt ém en àndere n'eck.³⁷

Les petits Juifs assassinés à Auschwitz, comme la tante Palmyre de Vigée, et les petits chrétiens à Tambov, dans l'ancienne Union Soviétique, dans un camp de prisonniers spécialement aménagé pour les Alsaciens, Lorrains et Luxembourgeois, pour les *malgré-nous* enrôlés de force dans l'armée allemande. Un tiers des dix-huit mille détenus mourut, seuls quelques-uns, comme André Weckmann, qui put s'échapper, revinrent. Auschwitz et Tambov, traumatismes de l'âme alsacienne. Chrétiens et Juifs alsaciens sont étroitement liés par les souffrances endurées dans leur histoire, l'histoire d'un pays frontalier, pleine de déboires, de dévastations, et de soumissions, d'asservissement de la culture et de la langue.

Le petit Claude, qui a grandi dans le dialecte alsacien et le judéo-alsacien (mélange de yiddish et d'alsacien), vit son premier traumatisme à l'école de Bischwiller, lorsqu'on lui met autour du cou le collier d'airain de la langue française et qu'il lui faut apprendre : un lapin, c'est un *'haas*, lorsque sa propre langue est colonisée par les règles et les conventions d'une langue étrangère : « Sous quelque drapeau que ce fût, du temps de ma jeunesse comme à l'époque de mes grands-parents, les Alsaciens ont été victimes aussi bien que complices d'une expropriation spirituelle, linguistique et culturelle. Ils se sont laissé écraser entre deux mondes mentaux qui s'excluent et les annulent. »³⁸

Vigée a conscience de ce que cette fracture est irrémédiable. Si l'Alsacien continue de vivre en lui, c'est pour ainsi dire comme un moyen d'exploration de soi et une voie d'accès à la certitude de soi nécessaire à l'existence et à une écoute de sa vie intérieure qui soit créatrice. Les entretiens avec lui sont autant d'aventures associatives : un flot de paroles s'épanche, il s'empare de chaque mot, de chaque réplique pour les appréhender à partir de ces chiffres que sont dans sa pensée et sa poésie la terre, la tonalité, le soleil, la lune, la respiration, le souffle, l'amour, la patrie, de plus en plus à l'écoute, aujourd'hui, du sens étymologique des mots en hébreu. « Sans lit, sans fond », dit le poème « Soufflenheim »,

37 Claude Vigée, *Schwärzi Sengessele fläckere ém Wénd*, op. cit., p. 12 à 16. Claude Vigée, *Les orties noires flambent dans le vent*, op. cit., p. 562 à 567.

38 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 244.

un texte dans lequel Vigée s'identifie pleinement à sa langue, où la parole proférée et son objet trouvent le mot qui leur est commun, ce cri sur lequel s'achève l'opéra *Moïse et Aaron* de Schönberg – « Ô verbe, verbe qui me manque ! » – expression sous-jacente d'un vœu exaucé dans « la patrie du souffle ».

« Sans lit, sans fond
la rivière du souffle coule
invisible,
sous la grange de brique ancienne,
la demeure du temps.
[...]
Heimat des Hauches, endlos –
sans rives ni frontières
la rivière du souffle coule
taciturne, sous la chape d'argile crue,
la demeure du sang.
Le corps muet me tourne sur sa roue.
J'habite la maison d'un potier du silence. »³⁹

Le potier et le poète sont sur le même plan, à la merci des choses avec lesquelles ils entretiennent une relation sensuelle. C'est « un *midrach* tout neuf », confie Claude Vigée, une interprétation nouvelle de la Bible et de la Création, dans les mains, cette fois, du potier qui entame à nouveau le processus de l'avènement de l'homme, tandis que l'Alsacien bâillonné et privé de sa culture et de sa langue est rétabli dans sa dignité. Cette révision dynamique qui est toujours d'actualité, cette réparation témoigne en même temps de la parenté profonde qui unit dans leur être les Alsaciens et les Juifs. Tout comme les Juifs de la diaspora ont combattu durant des millénaires pour leur existence, les Alsaciens, tiraillés entre la domination culturelle des Allemands et celle des Français, sont menacés depuis des siècles dans leur identité, et pris entre deux mondes qui s'annulent, ne croient a priori en rien, ni en personne. Tout en ce monde lui apparaît comme une duperie et une comédie. Il en va de même pour le Juif, et a fortiori pour le Juif alsacien. Dans la mesure où ils partagent à la fois l'histoire des Alsaciens et celle des Juifs, les Juifs

39 Claude Vigée, « Soufflenheim », in *Mon heure sur la terre*, op.cit., pp. 543-544.

alsaciens ont toujours constitué une minorité à l'intérieur de la minorité, un dilemme que Vigée résume en une formule saisissante : « Je suis Juif alsacien, donc doublement Juif et doublement Alsacien. »⁴⁰

Cette double division de la conscience représente une menace, mais peut être également source de richesse. Ce qui vient immédiatement à l'esprit, ce sont le concept de la natalité chez Hannah Arendt, le pouvoir de recommencer toujours à nouveau, et l'ange de l'histoire de Benjamin dans les ailes duquel s'est prise une tempête soufflant du paradis, la tempête du progrès, tandis que devant lui, dont le visage est tourné vers le passé, les décombres de l'histoire s'amoncellent jusqu'au ciel, représentation à la fois d'un échec et d'un espoir, car l'histoire est sans fin, il ne faut simplement pas – en cela réside l'actualité de Benjamin et de Vigée – l'abandonner aux vainqueurs, car elle recèle un reste, quelque chose d'utopique, de salvateur peut-être. Peut-être ! A la condition, toutefois, comme le relève Helmut Pillau dans sa lecture de l'œuvre, que « la patience nécessaire à l'élaboration de synthèses qui n'ont rien de spectaculaire, mais sont génératrices d'avenir » ne se perde pas, que l'on ne s'obstine pas à opposer Juifs et Alsaciens et ce qui est allemand et français. On échappe au « danger de s'empêtrer » dans les antinomies « dès qu'à la lumière de la vie qui s'accomplit, les antagonismes apparemment insurmontables s'avèrent n'être que de simples abstractions et s'effondrent d'eux-mêmes ».⁴¹

Notre chance, aujourd'hui, s'appelle l'Europe. A l'époque où Claude Vigée était encore un jeune étudiant en médecine, à Strasbourg, Caen et Toulouse, le continent était en flammes. Avec l'occupation, lui et sa famille durent quitter l'Alsace, puis la France en 1943, fuyant la Gestapo et la milice, en passant par Canfranc, cette gare frontalière dans les Pyrénées, qui semble aujourd'hui sortie d'un rêve ou d'un conte, où Hitler et Franco avaient échangé une poignée de main, et par le Portugal, par le port de Lisbonne où ils s'embarquèrent sur le *Serpa Pinto*, « navire du destin » qui

conduisit des milliers de réfugiés en exil, aux Etats-Unis.⁴² Dans ce pays « dur », Claude Vigée ne devait jamais se sentir chez lui. Il comprit alors qu'il y a un seul destin juif auquel lui non plus ne pouvait se soustraire et prit conscience de ce qu'il avait perdu :

« Je pense à toi ce soir, mon doux pays d'Alsace
[...]
Je te crie aujourd'hui à voix haute ma peine
[...]
Devant nous rien que la nuit vide,
Derrière nous la chasse à l'homme
Flambe comme l'éclair sur villages et bourgs. »⁴³

Quand, en 1940, l'armée allemande divisa la France en une zone occupée et une zone dite « libre » et que les nazis déclenchèrent également en France la « solution finale », la déportation et l'assassinat des Juifs d'Europe, une page sombre de l'histoire s'ouvrit pour les Juifs alsaciens. En 1939, un an avant l'occupation de la France, un tiers de la population alsacienne résidant le long de la ligne Maginot, dispositif de défense de la France, avait déjà été évacué. Les Juifs de Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Wissenbourg, Hatten, Trimbach ou Seebach, ainsi que ceux de Bischwiller avaient dû se réfugier au centre du pays, dans ce qui devint plus tard la zone « libre » administrée par le gouvernement de Vichy. Vigée et sa famille se trouvaient en vacances en Normandie en 1939 et partagèrent en 1940 avec tant d'autres l'exode en direction du sud, jusqu'à Toulouse, où il fut impossible d'aller plus loin, par manque d'essence et d'argent.

En octobre 1940, le « statut des Juifs » promulgué

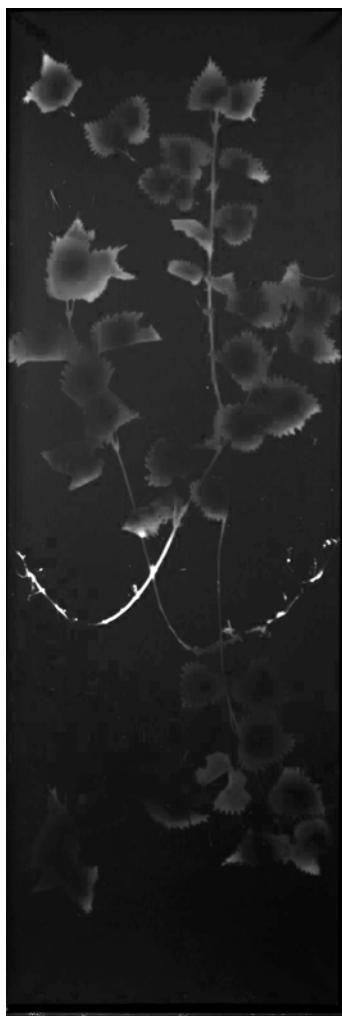
⁴⁰ Claude Vigée, *Les orties noires*. Paris : Flammarion, 1984, p. 95.

⁴¹ Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie – Poetik des Unverhofften*, op. cit., p. 89.

⁴² Au début de la Deuxième Guerre mondiale, le *Serpa Pinto*, naviguant en direction de l'Europe, avait toutefois ramené « chez eux, dans le Reich », des nationaux-socialistes allemands et des sympathisants et activistes du N.S.D.A.P. résidant à l'étranger, dans leur grande majorité des Allemands du Brésil. Voir à ce propos Rosine de Dijn, *Das Schicksalschiff* (Le navire du destin). Rio de Janeiro – Lisbonne – New York, München : Deutsche Verlagsanstalt, 2009.

⁴³ Claude Vigée, « Mal du pays », in *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 175.

par le gouvernement de Pétain fit brusquement la une des journaux. Avec cette réglementation, ces lois d'exception décrétées sans le concours et sans l'influence des nationaux-socialistes, ceux-ci n'avaient pas à intervenir directement : c'était ce que l'on peut appeler une collaboration prévenante. Les Juifs furent exclus de tous les postes dans l'administration, la justice, la police, l'armée, l'éducation nationale et les médias. En outre, on disposait désormais d'une base légale afin d'interner les Juifs étrangers ou de les refouler vers des villages éloignés, tandis que l'on procédait à l'expropriation des entreprises dirigées par des Israélites. Vigée saisit sur le champ la signification de ce statut, à savoir que le gouvernement français s'appropriait à livrer aux nazis, comme « on



envoie du bétail à l'abattoir », les loyaux Juifs alsaciens, qui étaient des citoyens français, au même titre que tous les autres Juifs. Le gouvernement de Vichy ne se contentait pas de collaborer avec les Allemands, il participait activement à la persécution des résistants et à la déportation des Juifs. En raison de son attachement à la France, la famille de Vigée se trouva désemparée : l'un de ses oncles n'avait-il pas été ministre dans le cabinet de Poincaré, et l'un de ses aïeux tambour-major dans un régiment français ? Il était impossible

de comprendre – et on ne le voulait d'ailleurs pas – que la France, qui avait accordé l'égalité des droits aux Juifs sous Napoléon, puisse se déshonorer et se couvrir de honte en contribuant à la « solution finale », et prêter main forte aux bourreaux, de manière active, en organisant la déportation, du camp de rassemblement à Drancy, près de Paris, jusqu'aux fours de la mort à l'Est.

La *shoah* constitue-t-elle une fracture dans la civilisation ? Non. Elle suivait un modèle profondément ancré dans la culture européenne, un mécanisme mimétique : une imitation de la mort. Le judaïsme ne se réclame pas, à l'instar des cultures européennes, de la « nature » ou d'un « Etre », mais d'un livre. Des siècles durant, les lecteurs de ce livre furent persécutés et assassinés, leurs habitations pillées, leurs entreprises expropriées et leurs tombes, aujourd'hui encore, profanées, afin d'infliger une seconde mort aux défunts. Dans son essai *L'Europe, les Juifs et le Livre*, Jean-François Lyotard s'interroge sur les raisons de cet acharnement. C'est selon lui une longue histoire qui débute avec les épîtres de Paul aux Romains et aux Hébreux. Lyotard rappelle l'enseignement du Livre juif selon lequel « Dieu est une voix (un souffle) » et sa présence n'est jamais visible, comme en témoigne le voile qui sépare les deux parties du temple, protège le Saint des Saints et ne peut être soulevé. Partant, tout ce qui apparaît dans le monde et prétend être divin, n'est que duperie, qu'il s'agisse de l'idole, du chef charismatique, du guide (*Führer*), du faux prophète ou du fils de Dieu (divinisation de l'homme et, à la fois, de la raison et de la déraison), car la loi de Justice et de Paix ne saurait s'incarner. Paul, à l'inverse, prétend que le voile du temple se déchire à l'instant où Jésus meurt « une fois pour toutes » sur la croix, nous délivrant du péché par son sacrifice. La loi nous fait grâce, pour ainsi dire. Pour signe visible, Dieu a fait don de son fils et de la mort de son fils à travers lequel la loi se montre et dit : Aimez-vous les uns les autres comme des frères. Cette révolution marque le début de la modernité et le christianisme va s'imposer et se propager. Les chrétiens nous annoncent que nous sommes frères dans la réconciliation, tandis que le judaïsme nous rappelle que nous sommes toujours des fils et des filles, bénis certes, mais rebelles. Or, poursuit Lyotard, la nouvelle du Pardon est « plus agréable à entendre » et plus facile à « exploiter » et à propager que le souvenir de notre indignité, de l'exil sur

cette terre, du nomadisme, du mouvement comme mode de vie qui ne nous lie à aucun lieu et à aucune réalité figée, mais uniquement à la loi, à la vie, à la respiration. Que faire, dès lors, du judaïsme et de ceux qui ne peuvent ni ne veulent croire au mythe chrétien, mais dont provient pourtant le premier Livre, l'ancienne loi ? L'Europe apportera une réponse effroyable...⁴⁴

Claude Vigée surmontera la perte de sa patrie et de sa langue et la désagrégation du moi en les recréant dans la langue, dans le dialecte alsacien, en convoquant l'idylle alsacienne dans une langue marquée par l'oralité :

„Dort unde
Bie Dalhunde
Do griènt e Wiidebaam :
Dort het min Herz sich gfunde
Wie üss'eme düschdre Draam.
Uff mini Schulter laisch din Kopf,
Un miner Fénger drillt sich
Wie d'Sunn um dine Zopf !“⁴⁵

En Amérique où Vigée est contraint d'abandonner ses études de médecine pour se tourner vers la littérature qu'il enseigne à l'université, où il écrit (« Mon destin est celui d'un poète, rien d'autre », note-t-il dans son journal en octobre 1946⁴⁶), où il épouse sa cousine Evy et où ses enfants, Daniel et Claudine viennent au monde, la douleur de l'exil ne s'atténuera jamais. Quand, dans son poème « Sigle d'avril », il décrit l'enfant endormi, celui-ci sommeille non dans son petit lit, là-bas, à Boston, mais dans le berceau du dialecte alsacien :

44 L'auteur fait référence à un résumé de citations extraites du texte de Jean-François Lyotard, paru dans *Lettre International*, Heft 10, Berlin 1990. Le texte complet de Lyotard dans sa formulation originale se trouve en appendice de l'ouvrage d'Elisabeth de Fontenay, *Une tout autre histoire. Questions à Jean-François Lyotard*. Paris : Fayard, 1990.

45 Claude Vigée, « E Lièdel ém Rièd », in *Wetterfäbne*, in *Liènesschprooch*, op. cit., p. 137.

46 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 195.

„S'Kénd schlooft im Hiesele vun grien-wissem Fichteholz.

Uff sinere Fiirschtàng in dr Schwärzwäldühr
Blüet' d'Nàacht-làng d'Sunn üss biss züem Morjerot.

S'Boston-Ziggel pfiift schun durich d'Voorordschäfte,
Im Bèrjepferich lejt e Hèerd vun Bérike
Sini Oohre nidder under de Fungelschloosse.

S'Schniffele hâlwer offe, en Elleböje underem Gnigg,
Schlooft's Kénd un fillt s'gànz Hüss mit sinem
Schnüüfe.

Manichmool gràcht e Wänd wenn d'Yipsschicht irjets
brecht

Un dr Meerwind drowwe rumbelt bletzlich zwische de
Bàlike.

Drüss schteht jetz d'Erd in Blüescht under de breide
Schderne.⁴⁷

Que sont les USA comparés à la douce Alsace ? Est-ce encore la vie ? « Ce mal dont nous souffrons, est-il encore la vie ? / Désirons-nous, vivants, dire non à la vie ? »⁴⁸ « Je n'ai pas changé depuis 39 », confie-t-il dans son journal, « à dix-huit ans comme à vingt-quatre, toujours ce mélange de sensualité réfrénée et de rudesse puritaine [...] Je crois être surtout un animal campagnard, plongé dès l'enfance dans la vie primitive de la nature, très tôt vacciné contre la perméabilité sociale, et doué d'un sens religieux qui fait sans doute le fond de mon caractère. Le « démonique » est pour moi plus qu'un sujet de thèse de doctorat. Et tant de choses s'entrechoquent au fond de moi : l'élément juif, rhénan, français, américain... Comment atteindre à l'unité, à l'être simple, à la voix dépouillée et nécessaire ? »⁴⁹

47 Claude Vigée, « Abrell én Amerikà », in *Wetterfäbne*, op. cit., p. 137. Claude Vigée, « Sigle d'avril », in *La corne du grand pardon, Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 213.

48 *Ibid.*, p. 181, « Winterweiden », le texte est rédigé en allemand et Claude Vigée en propose la traduction dans les notes, p. 863.

49 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 164.

Aux USA, dans « la lueur grêlée de la lune d'hiver », « tout est vu en faux relief uniforme, monde transi, étagé comme les vagues d'un océan pris dans la glace, depuis quelle origine bloquée ? [...] géhenne où chaque objet stagne dans le marécage de sa gravité dernière, chaque ombre se reploie vers sa propre racine et tourne sur elle-même, cyprès noir pétrifié par la lumière laiteuse qui coule sur lui, d'en haut, comme une cataracte de sel. Monde où rien n'arrive, où rien ne s'engendre ni ne s'enchaîne pour devenir davantage soi-même [...] Inerte liberté d'un univers fait de ruptures, monde constitué d'intermittences, pantin aux vertèbres de temps coupées ». Mais la plainte se transforme en accusation portée contre lui-même, en querelle avec lui-même, car poursuit Vigée, « je participe à une vie désarticulée de naissance, squelette atteint de fractures congénitales qui l'empêchent d'aller de l'avant, où bon lui semble, pour remplir le tracé de sa course ».⁵⁰

Ce tracé conduit à Jérusalem où Vigée 'monte' en 1960 en compagnie de sa famille pour enseigner le français à l'Université hébraïque. Une fois de plus, c'est dans la langue, le français cette fois-ci, qu'il assume ce qui pour lui signifie un retour, dans le poème symphonique intitulé « Les noces d'Amnon et de Tamar », adaptation d'un sujet biblique, de l'inceste commis par Amnon, le fils du roi David, avec sa sœur Tamar. L'original, qui met l'accent sur la violence et la tragédie et thématise le désir interdit, tabou, est interprété par Vigée d'une façon radicalement nouvelle comme symbole de la victoire du peuple qui rentre d'exil, s'en retourne dans son pays, comme les noces, les épousailles du peuple et de la terre :

« Venus depuis toujours des confins de la nuit,
Les époux ici se rencontrent,
Un peuple rassemblé, de nouveau frère et soeur
[...]
Dans Amnon et Tamar un peuple divisé
Se rassemble du fond des geôles de l'histoire.
Pour les enfants royaux la nuit des épousailles
Est jour de fondation du temple indestructible. »⁵¹

50 *Ibid.*, p. 148.

51 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, p. 390 et 393.

Mais derrière les chiffres de la poésie de Vigée, il y a cette certitude qui l'habite que dans le retour germe déjà l'exil, que celui-ci est au fond la patrie de l'homme, l'exil dans la langue et finalement dans la mort dans laquelle nous vivrons un jour, comme Vigée le confie dans *La lune d'hiver*. Il est toutefois persuadé que le monde ne peut et ne doit pas rester tel qu'il est. Sur l'axe du temps de Vigée, on ne déplore aucune histoire due au hasard. Conformément à la conviction juive profonde, sa règle de vie est celle d'un mouvement obligé vers l'avant, un bond en avant dans le temps, une vitalité sauvage qui devait se manifester en 1940, lorsqu'il rejoignit à Toulouse la résistance juive contre les nazis, l'Action juive, et risqua plusieurs fois sa vie pour ceux qui étaient détenus dans les camps de Gurs et de Récébédou, et lorsqu'il changea de nom. Du jour au lendemain, par la traduction phonétique de l'hébreu *hay ani* (« J'ai vie », comme il est dit dans Jérémie et Isaïe), le jeune étudiant Claude Strauss devint Claude Vigée.⁵²

« Adonai Iahvé m'a donné une langue de disciple » (*Isaïe* 50, 4a, trad. Pléiade) : l'éveil du poète est un acte symbolique de résistance, un « malgré tout », *dafka* en hébreu. Malgré tout, il faut bâtir le monde à venir. Dans l'Ancien (comme dans le Nouveau) Testament, l'accent est mis sur la fidélité à la Création telle qu'elle est vécue dans ses métamorphoses, et non telle qu'elle est. Il existe deux mondes : *olam basch*, le monde tel qu'il est avec la guerre, la mort, la jalousie, la convoitise, la misère, la haine, mais aussi la vie, et *olam haba*, le monde qui doit advenir. Le devoir absolu et fondamental de chaque Juif et de chaque famille juive, que ce soit au plan religieux ou séculier, est d'assurer sa descendance jusque-là. Le salut de la vie et du monde consiste à tenir bon jusqu'au monde à venir qui germe en secret. Dans cette volonté de poursuivre en direction de la vie nouvelle, au-delà de la dernière rive du futur, réside selon Vigée le noyau salvateur du judaïsme.

« *Eheje ascher eheje* », dit la voix dans le buisson ardent lorsque Moïse demande au nom de qui il doit faire

52 A ce propos et pour ce qui suit, voir l'entretien avec Paul Assall, « Aus dem Zeitgenossen-Gespräch mit Paul Assall 1981 », in *Heimat des Hauches. Gedichte und Gespräche*. Bühl-Moos : Elster Verlag, 1985, p. 131 et suivantes.

sortir les Juifs du goulag égyptien. Vigée ne traduit pas par « Je suis celui que je suis », mais « Je serai celui que je serai », affirmation d'une identité en mouvement, d'un être ambivalent, irréductible et qui ne se laisse pas réduire, d'une projection nécessaire dans le futur :

« L'offrande

Mon panier de houblon
rempli par tant de morts,
tu respirez en lui
l'odeur du temps obscur
portant le rien passé
au cœur du rien futur. »⁵³

Sur le chemin qui conduit Vigée à la poésie, la période d'incubation la plus marquante est sans doute la décennie entre 1939 et 1949, recouvrant les années de clandestinité dans le sud de la France et les premières années d'exil aux USA qui voient la genèse de son premier recueil, *La lutte avec l'ange*, paru à Paris en 1950. Etudiant à Strasbourg, il avait déjà commencé à écrire des poèmes ; durant la clandestinité, il avait également publié des textes dans *Poésie 42*, la revue de la Résistance publiée par Pierre Seghers à Villeneuve-lès-Avignon. *La lutte avec l'ange* constitue toutefois d'une certaine façon le creuset dans lequel la « formule de (sa) vie » se métamorphosa en poésie : « Essayer de me recréer hors de la chute contre la dispersion et à partir d'elle. Le monde se construit tout entier à contre-destin. Chacun naît de sa perte, sinon il ne resurgira jamais, car il est mort d'avance. »⁵⁴ Vu sous cet angle, Vigée ignore le destin. Lorsque, anéanti, le médecin de campagne Charles Bovary confie à la fin de *Madame Bovary* que « le destin est responsable », Vigée ne voit là que l'épilogue d'un roman, dépourvu de dynamique et de vie, et non le *judan*.⁵⁵ La vie et le monde ne cessent à ses yeux de s'engendrer, toujours sous une forme nouvelle, contre

le destin : mort et résurrection, sans fin, si bien que l'on pourrait parler emblématiquement d'un « chemin de vie ». « La lutte avec l'ange » est l'expérience d'un éveil, comme le rappelle et le signifie au visiteur la lithographie de Jean Revol accrochée au-dessus de la cheminée dans le salon de Claude Vigée, à Paris,

Jacob qui, contre un plat de lentilles, avait acheté le droit d'aînesse à son jumeau Esaü, sorti le premier du ventre de leur mère, fut agressé une nuit au bord du fleuve Jabbok par un ange, et il combattit avec lui jusqu'à l'aube où il remporta la victoire. Il exigea alors la bénédiction de l'ange avant de le laisser partir, et celui-ci lui donna le nom d'Israël – celui qui lutte avec Dieu –, car Jacob avait affronté Dieu et triomphé. La conclusion que Vigée tire du privilège donné à Jacob d'une rencontre physique avec Dieu est d'ordre à la fois poétologique et personnel et repose dans les deux cas sur l'humilité. Sur un plan poétologique, elle se rapporte à sa conception de la respiration et de la langue et à son rejet d'un art fondé sur l'artifice et la mortification, du « culte stérile d'une langue conçue comme une fin en soi » tout comme d'un langage mécanique et robotisé, à son refus d'une « logolâtrie imposée » et de « l'idole creuse de la rhétorique ». Pas question pour autant de s'exposer au reproche d'hermétisme ou d'escapisme, ni de donner carte blanche à l'absence de toute forme. L'enjeu pour Vigée est la vie, la sur-vie. Il « s'emploie à dénoncer (...) la tendance de la poésie moderne occidentale à faire de la négativité existentielle un dogme. Il stigmatise ces poètes pour lesquels la conscience claire de la misère du monde l'emporte sur le défi existentiel que représente cette misère (...) La douleur éprouvée au contact du monde ne doit pas être subordonnée à l'acquisition de la certitude de soi » et « à une représentation de soi confinant à la préciosité », car la « négation ostentatoire » (qui en outre nie le potentiel



53 Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 678.

54 Claude Vigée, *Les orties noires*, op. cit., p. 87.

55 Sur le *judan*, voir Anne Mounic, *La poésie de Claude Vigée*, op. cit., p. 23 et p. 82 et suivantes ; et Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie – Poesie des Unverhofften*, op. cit., p. 146 et suivantes.

subversif de création qui lui est inhérent) « puise secrètement à un acquiescement originel que, par orgueil, on ne veut pas confesser ».⁵⁶

Le corps respirant doit s'aventurer dans le monde et l'accepter tel qu'il est s'il veut le transformer, extraire de nulle part le Je, le Tu et l'ailleurs, et libérer le « oui » authentique et véritable enfermé dans la vanité du « non », rédemption qui passe par la résurrection de la respiration du vivant. Cette métamorphose de la langue dans la poétologie de Vigée l'entraîne sur la voie empruntée par Celan dans son discours sur le *Méridien*, tenu en 1960, lors de la remise du prix Büchner, dans lequel le poète évoque de manière elliptique ses tentatives pour extirper à nouveau de la langue des bourreaux, de la langue de mort, une langue de vie. Celan voyait dans la critique de l'idéalisme faite par Büchner – comme Vigée dans sa propre critique de Hegel – le paradigme de la conception de l'art qui était la sienne, une protestation contre le « caractère artificiel » et mécanique de l'art visant à une généralisation, et une revendication d'authenticité, l'exigence de l'expression d'une souffrance et d'un vécu authentiques dans une langue singulière, des « paroles contre » (*Gegenworte*) comme acte de liberté, « pas » en direction d'une « renverse du souffle » (*Atemwende*)⁵⁷.

La lutte avec l'ange revêt en outre pour Vigée une dimension personnelle en tant que figure d'identification, dans la mesure où Jacob n'est pas seulement pour lui un personnage central du judaïsme, mais également l'adversaire de l'ange, c'est-à-dire de Dieu, déployant lui-même une activité créatrice. Dans cet affrontement dont l'enjeu est la création, son histoire sans fin et l'avancée dans le temps, le poète et Dieu se rencontrent dans un face-à-face. Mais le premier ne surpasse pas Dieu, n'est pas une divinisation de l'homme, mais un humble acteur de la Création, associé à la poésie du monde : « Tout poème, en se réalisant hors de l'absence, du chaos, de la solitude, mime le combat de Jacob avec l'ange. Un esprit créateur joue littéralement pour le bénéfice de sa propre conscience le drame que la Genèse individualise au gué du Jabbok. Il rentre ainsi dans l'orbite

de aimés de Dieu, en dépit des tourments qui l'assaillent du dehors. 'Mais il boitait de la hanche': le sacrifice du corps parfaitement beau est un complément nécessaire de la lutte de Jacob. Dieu se réjouit de la possession du monde et l'odeur de l'offrande lui est agréable, parce qu'elle fait participer une fois de plus la chose offerte et la créature offrande à sa propre unité, illuminée par la connaissance. »⁵⁸

La claudication, qui éveille en Vigée le souvenir de Jacob, est sa façon de se mouvoir, tant dans sa vie personnelle, où il se montre humble et modeste, que dans son activité de poète respirant et claudicant : « Il salue le fait de boiter, à l'instar de Jacob après sa lutte avec l'ange Samaël. Il évite ainsi de se recroqueviller sur lui-même, inaccessible au salut et à la création. Il se démarque clairement de l'autonomie affichée par celui dont les entreprises sont couronnées de succès ou par celui qui échoue avec noblesse », car il lui importe de demeurer en contact avec « l'être du monde et le devenir de la création », non par le biais de la vue, mais par celui de l'ouïe. « A l'aide de cet organe, l'homme est (...) en mesure d'accueillir des contenus riches de signification pour lui, bien qu'il ne puisse pas en tirer profit immédiatement. Pour Vigée, c'est le mode par lequel le temps ou l'avenir accèdent à la dimension spatiale du monde. Tandis que ce qui resterait autrement non-identifiable devient audible, le monde avec sa focalisation sur ce qui est identifiable cesse d'être l'unique autorité. Une dimension du 'peut-être' s'ouvre, d'où surgira selon Vigée la vie imprévisible, tout comme la poésie.»⁵⁹

Que l'on ait les pieds sur terre ou que l'on se tienne sur la tête, les pieds dans l'abîme du ciel, comme il arrivait à Lenz, de Büchner, de le souhaiter, le « peut-être » ouvre différentes voies à expérimenter. Là où l'on adopte le point de vue du « maintenant » et où le particulier ne se dissout plus dans l'universel, la justice peut encore advenir :

„D'quelle rüschle widdersch
au ém diëfschde schnee
under de schwärze sengessel-wurze.
Sähn'er, s'wässerle brescht schun üssem grund àm junge

56 Pour tout ce passage, cf. Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie – Poesie des Unverhofften*, p. 170-172 ; p. 189-200 pour la traduction.

57 Paul Celan, *Der Meridian und andere Prosa*. Frankfurt a. M. : Suhrkamp Verlag, 1988, p. 40 et suivantes.

58 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 138.

59 Pour tout ce passage, voir Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie – Poesie des Unverhofften*, op. cit., p. 173-174 ; p. 201 pour la traduction.

morje,
underem grelle friehjohslièscht,
uffem frèschgewäschene kissbodde, dort unde,
én unserem erschte ort, ém heilische ràche vun dr ärd.
[...]

Ièhr kènder én dr bischwiller bubbeleschüel,
vun hitt àb villischt
brüsche n'r éisch némmi schämme
wenn'r dumm un fresch uff dr schtroos
geje àlle ànschtànd
zegàar vur de bessere litt
under éisch geläjendli,
gràd vun dr lāwwer wegg,
e béssel elsässisch bàbble.

Weil bletzli de puls vum junge lāwe
üss éjere hālsle neruff-gschwellt isch
wie so e groossi well ém schwārze wāmbe vum meer,
derfer'ner villischt hitt schun
erüsskrische un blerre
un juukse un dāntze un lāche,
wenn'er éisch so gānz verschtoole
vum dièfschde ôodem hār e lānger schnüfer hōole –

Jetz dröje n'èhr wédder emool
mét éjere ajeni werder singe –
die wu vum düschdere blüedschroom
dort drunde ém herzgrund heimlich begrāwe
wie flammroodi kérschbaim ém abrill üsschlaawe,
ann schwālwele-fréi züem herrgott sim obscht-gāarde
himmelhooch ém gedischt nuff schwinge,
un schtéll én de blüeschd vum schderne-hell verklinge.⁶⁰

Le requiem alsacien *Schwärzi Sengessle fläckere ém Wénd* (*Les orties noires flambent dans le vent*) fut rédigé en Israël durant l'été 1982, en pleine guerre du Liban. Dans cette fugue de vie et de mort, Vigée aborde tous les thèmes qui

60 Claude Vigée, *Schwärzi Sengessle fläckere ém Wénd*, op. cit., p. 38-39. Claude Vigée, *Les orties noires flambent dans le vent*, op. cit., p. 583-585.

ont marqué sa vie. On retient des éclairs de poésie, des noms, des chiffres, comme autant de vieux chiffons alsaciens : « la pluie de campagne en automne » (559), « Sarah, Dieu ait son âme, native de Seebach » (559), « (les joyeux compagnons d'école à Bischwiller » (561), « notre langue, (comme notre province) un vieux traîneau rouillé » (563), Laval et Vichy, la bombe atomique, Hiroshima, l'apocalypse, « cette planète où partout le théâtre et le crime voisinent » (566), Auschwitz, la Russie, les *malgré-nous*, l'argent et le pouvoir, la volupté et la saleté, des vieux matelas, misérable fatras où « les chasseurs aux trésors d'alcôve plein de zèle » (576)⁶¹ ne deviennent pas pour autant plus savants, car :

« Alli afraid
alles laid,
aller dreck
sén do drénne güed métenànder verpäckelt,
wolluscht un elend kuddelmuddel verhäckelt,
wie éme èschde brüèmdér schwààrdemaawe.⁶²

Toute joie,
toute peine,
toute ordure
demeurent encaquées, bien au chaud, dans nos lits :
misère et volupté, pêle-mêle, en hachis,
embaument, – comme au four la hure de Brumath ! »⁶³

Une version alsacienne de la psychanalyse : Eros et Thanatos pêle-mêle sur le matelas de Bischwiller, symbole du sommeil, de l'amour, de la mort, aux antipodes de la

61 Les parenthèses renvoient à la pagination dans l'édition française (in *Mon heure sur la terre*), pour l'édition alsacienne (in *Lièweschprooch*) : « dr ländraaje ém schpootjohr » (8), « d'Sarah-seelig üss Oberseebach » (8), « die doode bischwiller kènder » (10), « unseri schprouch, genau wie unser ländel, en àlder verroschter schlédde » (13), « (die) verschwindeldi mord- un theàderweld » (16), « die hooch-talendiërde màdratzeschätz-gräwer » (28).

62 Claude Vigée, *Schwärzi Sengessle fläckere ém Wénd*, op. cit., p. 26.

63 Claude Vigée, Claude Vigée, *Les orties noires flambent dans le vent*, op. cit., p. 574.

sublimation culturelle, dans un contraste saisissant avec la cloche de Schiller.⁶⁴ Cette fantaisie autour d'un monde qui va s'éteindre, cette poésie *rock-n-roll-mops*, est mue par l'énergie des larmes et du rire, dans une grande intensité nerveuse, et s'inscrit dans la tradition rhénane de Fischart, Moscherosch, Grimmelshausen, mêlant naïveté et raffinement, puérilité et sagesse de l'homme mûr, poésie de la sur-vie et du survivant, empreinte de mélancolie et de bonne humeur, toujours du côté de l'acquiescement à la vie et de son affirmation, comme chez Derrida. Tout ce que ce dernier a écrit sur la survie, sur la « complexité de ce contraste entre la vie et la mort » provient en effet d'un « acquiescement inconditionnel à la vie ».⁶⁵ Vigée demeure toutefois conscient qu'« il faut payer le prix ! [...] // C'est ainsi que, jadis, / dans sa maison de passe, / ruelle du Cheveu, / Dame Marthe-au-Pilon / soupirait par moments ».⁶⁶ En tout état de cause, mieux vaut aller en liberté, dans la bonne humeur, plutôt « que ficelé dans l'habit du français du dimanche » ou plié en deux comme une marionnette.⁶⁷ Dans ce cycle, Vigée n'aspire à rien d'autre qu'à la souveraineté de l'homme et au gouvernement de soi. Adoptant une perspective lilliputienne, il dévoile la grandeur de ce qui est petit, prenant pour modèle le nain Bimbo auquel il a dressé un monument dans *Un panier de houblon*, ce personnage du cirque Serbello, grandiose et héroïque sous sa petite taille, qui enthousiasmait l'enfant de Bischwiller : « Débordant d'esprit, il



se moquait de tout le monde, prenant ainsi sa revanche sur l'humiliation perpétuelle que lui infligeaient la nature et la société des hommes. Avoir eu Bimbo pour maître à penser est un privilège unique : je ne le partagerais pour rien au monde avec mes savants collègues de l'université de Boston ou de Jérusalem, ni même avec les grands esprits de la Sorbonne ou du Collège de France dont la gloire remplit l'univers. »⁶⁸

Les orties noires flambent dans le vent sont un plaidoyer pour une langue libérée, une « utopie de la langue », non pas celle dont la perfection est garantie par Dieu, mais celle grâce à laquelle « on ne se contenterait pas de briller en société, mais on témoignerait sans relâche de son être singulier et de sa propre détermination »,⁶⁹ un moi qui s'offre, en quelque sorte. Il en va de même dans le second cycle, *Le feu d'une nuit d'hiver*, rédigé également en dialecte alsacien, en 1984, à Jérusalem, afin « d'arracher le bâillon enfoncé dans la bouche, jusqu'à la gorge ».⁷⁰ Là, la mystérieuse barque noire dans le Vieux-Rhin que l'on rencontre parfois au milieu des joncs, comme perdue dans un rêve, fait son apparition :

« Es wàrd schulàng e schwärzes schéffel ém Rièd :
ès schlooft ém schélf àn de roschdiche kett.
Fér wenne dénn ? fér wenne denn ?
Fährt's endli helluff sunnewäärts,
odder rutscht's bàll runder bis èn de sumf ?
Wer weiss ès denn ? wer weiss ès denn ?⁷¹

Depuis longtemps, longtemps,
la barque noire attend
amarrée immobile
au coeur du Ried brumeux.
Entre les joncs elle somnole
Au bout de sa chaîne rouillée.

64 Le premier vers de la seconde partie (du second chant) du requiem alsacien, est une citation extraite du « Chant de la cloche » de Schiller.

65 Jacques Derrida, *Leben ist Überleben*. Wien : Passagen Verlag, 2003, p. 62.

66 Claude Vigée, *Les orties noires flambent dans le vent*, op. cit., p. 583 ; *Schwärzi Sengessle släckere ém Wënd*, op. cit., p. 36 : „zähle muesch jo doch! [...] // So het às frihr d'màddàm Glopfhàmmèr / èn ichrem baajes ém Hoorgässel / am sundàà morje gebrummt“.

67 Ibid., p. 584 du texte en français et p. 38 de l'édition alsacienne.

68 Claude Vigée, *Un panier de houblon*, Tome 2. Paris : Lattès, 1995, p. 97.

69 Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie – Poetik des Unverhofften*, op. cit., p. 70.

70 Les citations ne renvoyant à aucune référence précise sont issues pour la plupart d'un entretien de Claude Vigée avec Paul Assall. Pour ce cycle, voir *Wénderôwefîr*, in *Lièwesschprooch* ; et *Le feu d'une nuit d'hiver*, in *Mon heure sur la terre*.

71 Claude Vigée, *Wénderôwefîr*, p. 49.

Mais qui donc attend-elle, sur la rive déserte ?
Va-t-elle bientôt fuser, faucon, vers le soleil,
ou sombrer dans la boue
jusqu'au fond du marais ?
Qui le saura jamais ?
qui le saura jamais ? »⁷²

La question est à la fois rhétorique et ambiguë : on songe dans ce contexte au critique de Benjamin, artificier qui creuse dans le présent une brèche où les rêves et les espoirs trouvent refuge, au critique, à l'historien, au poète, héraut qui, dans *Le livre des passages*, convie à sa table ce qui a pris congé. On pense également au *Principe espérance* d'Ernst Bloch, à la patrie lointaine de Bloch, à cette aspiration à ce que soit honoré, un jour, ce reste oublié du monde et de l'histoire, et que personne ne réclame, afin qu'advienne une poétique, une littérature de la résurrection. Là est le point de rencontre de l'élément juif et de l'élément alsacien, du dialecte alsacien et de l'hébreu que Vigée apprendra en même temps que son fils Daniel, sur les bancs de l'école, à Jérusalem, et qui, au même titre que le dialecte, signifie pour lui une plongée dans une langue originelle et charnelle – en particulier durant les époques de grands bouleversements, pendant la guerre des Six Jours, la guerre de Yom Kippour, celle du Liban avec Sabra et Chatila, l'intifada, la guerre du Hezbollah et de Gaza. Jérusalem, malgré tout, est synonyme d'un nouvel éveil :

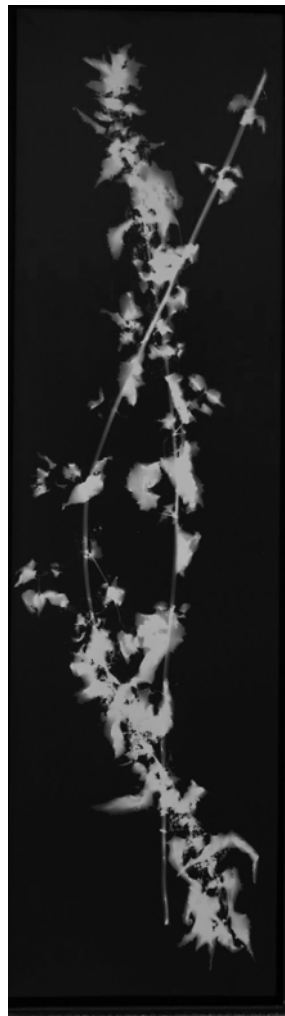
« Je te découvrirai, Jérusalem nouvelle,
Sœur de la pierre ouverte à la clarté du monde,
Espace d'univers, autel et table ronde,
Vigne du petit jour où luit l'éternité :
Dans ce lieu j'assoirai ma présence réelle. »⁷³

Avec l'hébreu, qui est pour lui une illumination, une

⁷² Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, in *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 712. Dans l'édition des poésies complètes en français, le passage relatif à la barque ne figure pas dans la traduction du cycle *Le feu d'une nuit d'hiver*, mais sous une version revue et augmentée, dans le cycle *Danser vers l'abîme*.

⁷³ Claude Vigée, *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 414.

inspiration intérieure, Vigée acquiert la certitude que la langue ne peut être séparée des réalités sensuelles du monde, que l'hébreu, comme le dialecte alsacien, éveille dans la chair le brûlant espoir d'une victoire du vivant. Ainsi peut-on lire dans



les dernières pages de *La lune d'hiver* : « Je suis un Hébreu, un homme de passage. Je marche aussi à l'aide de mes bras, de mes yeux, de ma bouche, en touchant, en respirant, en ouvrant et en fermant les yeux sur l'espace passager du monde. J'engrange ce qui vient, ce qui surgit devant moi, et je crois que le surgissement, puis l'acceptation de ce qui survient, c'est l'essentiel de notre vie, c'est tout ce que nous pouvons faire, c'est ce que nous devons faire : ouvrir les granges obscures de l'être en nous, faucher et rassembler, coucher et recueillir le blé, nous nourrir de ce grain, qui est la semence de tous les instants et de tous les lieux dans lesquels nous vivons. Qu'est-ce l'œuvre de parole sinon cette grande moisson des heures mûries ? »⁷⁴

On ne peut manquer de relever la parenté avec Johann Peter Hebel, être mélancolique, déchiré intérieurement entre Oberland et Unterland, entre ses obligations à Karlsruhe et « la douce vieille fille oseille », ainsi qu'il nommait Gustave Fecht dans ses lettres. De Hebel, ce voisin rhénan, l'Alémanique de l'autre côté du Rhin,

⁷⁴ Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 366.

Claude Vigée confiait à l'occasion de la remise du prix Hebel qui lui fut décerné en 1984 : « Hebel n'avait aucun système en tête, car il savait comment vont les choses. Il se passait d'idéologie. Sous certains aspects, ce contemporain de Hegel revêt pour nous aujourd'hui une plus grande actualité que Hegel, car, bien que théologien, il ne réfléchissait pas à partir de l'absolu, du haut de sa chaire. C'était un théologien de la grâce, et non du jugement et de la rigueur. Le sérieux s'alliait chez lui au rire, au sourire, car il laissait encore une chance à l'homme. C'est pourquoi, en cette ère de désillusion post-idéologique, nous nous tournons à nouveau vers lui, vers cet homme qui laisse vivre les autres, non par indifférence, mais par bonté et dans l'espoir d'un avenir possible – même s'il ne sera certes pas rose –, d'une vie qui malgré tout saura se frayer un chemin. »⁷⁵

La patrie comme utopie... Le chemin du retour est parsemé d'embûches, et il se peut qu'il conduise à nouveau à l'exil, aujourd'hui où l'homme s'aventure sur le *net*, le *world wide net*, où tout a une égale valeur et est indifférent. Dans le simulacre du monde digital, l'homme en tant que sujet semble renoncer volontairement à lui-même, et le Je et le Tu se dissoudre dans le Nous, si bien qu'il ne nous reste peut-être rien d'autre, comme ultime moyen de résistance, que la subversion du rire :

« 'S Bischwiller Gärde-Schauckellièd

Kumm züe-m'r én de héndergärde, min lièwes Märikel,
m'r setze n'uns beidi uff d'äldmodisch schaukel.
m'r bàmble metnànd luschi eruff un eràbb,
un gauckle umschlunge hin-unhäre ém takt
nüss bis dordànn, witt éwer de Rhiin.

Uff einmol fleje-m'r schwälwele-hooch
schträck én de freje himmel niin,
bàll blotze-m'r auch glich wédder nàbb
schrägs nunder èns dièfe grààs.

Uff d'r krumm schaukel vun d'r elsässer gschicht

⁷⁵ Extrait de l'entretien de Claude Vigée avec Paul Assall, à l'occasion de la remise du prix Hebel, in *Heimat des Hauches, Gedichte und Gespräche*, Bühl-Moos, Elster Verlag, 1985, p. 152.

wurd glichziddi gejuukst un gekrésche:
numme unsri ajeni schprooch
bréngt d'lähm welt vun nejem én de schwung.

Bàbble-m'r züfälli uff fränzeesch odder uff ditsch,
fer uns zwei gelt nur dess eine :
nét fähre lonn àm seil,
uns fescht dràn hâlde mét unsri beidi händ.

Au gänz egàal m't wellem fremde wort
- séis türkisch odder kauderwelsch –
,s läche schièsst émmmer frésch un hell én d'luf
wie e lätendischer schpréngbrunne üss de bruscht.
Äwwer 's hiile siffzt ém gheime so hâlwer verschtickt
un wurigst uns làng én de kehl.

Drotzdem kléngt noch é bessel, wie zellemolsch,
fäscht ebbs uff elsässisch èn jedem echte toon :
denn ém oodem schnüft d'heimet àllewil shtëll,
vertréili un reühisch wie frihr.

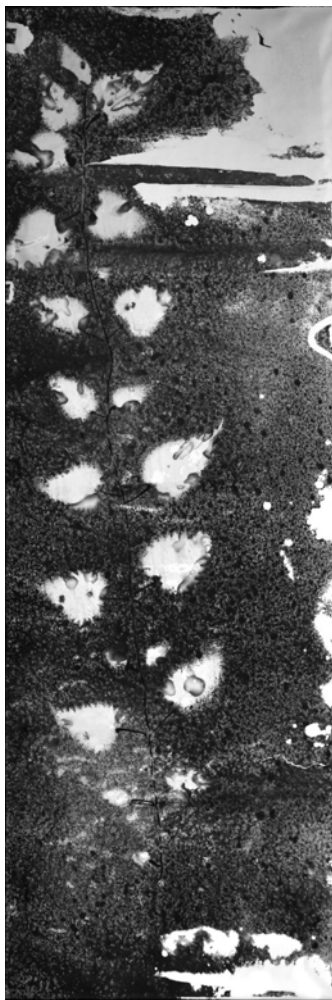
Wenn min bischwiller gärde-Schauckellièd ém friehjohr
de bessere litt vun héwwe wie vun dréwwe nét bàsst,
derfe-se m'r heefli de buckel nuff rutsche:
denn mièr redde einfach widdersch, grad eso wie mièr's
welle –

un seekrànk ém dérmel bis éns schdernefeld nin
gschlüdert
schaukle mir zwei uns hitt ôwe én d'r beddlàad wéder
gesund!⁷⁶

Traduction, adaptation
et notes d'Andrée Lerousseau

Photographies d'Alfred Dott, *Les Orties noires*, et détails.

⁷⁶ Claude Vigée, *Lièweschprooch*, op. cit., p. 153-154.



Un jour viendra, sans doute, quand le poème lu
se trouvera devant vos yeux. Il ne demande
rien ! Oubliez-le, oubliez-le ! Ce n'est
qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème
parfait, avais-je donc le temps de finir ?
Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties,
qui avait été moi, dans un autre siècle,
en une histoire qui vous sera périmée,
souvenez-vous seulement que j'étais innocent,
et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,
j'avais eu, moi aussi, un visage marqué
par la colère, par la pitié et la joie,

un visage d'homme, tout simplement !

Benjamin Fondane, *L'Exode*
Super Flumina Babylonis
Préface en prose, 1942.